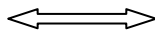


## Le projet d'attention, source d'éducation artistique.

Publié dans la Feuille d'IF n°6 , par Anne Moinet Lorrain



J'ai vécu de manière particulièrement forte la puissance d'ouverture du projet d'attention dans le cadre d'une formation à la "lecture scénique"

La Montagne magique est un lieu privilégié : une belle grande maison du 18<sup>e</sup> siècle, rue du Marais, à Bruxelles, qui accueille des spectacles pour jeunes (de 12 mois à 14 ans!). On peut y voir plus de 300 spectacles par an, en scolaire et en tout public, mais s'y déroulent aussi de nombreuses formations pour enseignants et futurs enseignants, animées avec talent par des artistes. Roger Deldime et Jeanne Pigeon, avec leur petite équipe, font vivre là, depuis huit ans, un projet pédagogique exceptionnel permettant à des milliers de spectateurs, jeunes et moins jeunes, d'éduquer leur regard sur le théâtre.

Lors de la saison 2001-2002, la Montagne a accueilli entre autres, un spectacle intitulé *Minimansnô* conçu et joué par le *Théâtre de la Galafronie*, qui a dérouté de nombreux instituteurs, alors que les enfants (8,9 ans) entraient sans problème dans l'univers de la pièce.

La réaction des enseignants n'est due au contenu de la pièce (les thèmes sont le colonialisme, le pouvoir, la guerre, tels qu'ils sont vécus par une petite fille; la découverte aussi, par celle-ci, que son père est un exploiteur) elle provient plutôt de la **forme** du spectacle. Celui-ci recourt à différents langages qui ont en commun d'agir de manière **symbolique**. Par exemple, le décor est minimal : un arbre sec, un lustre, une porte, un hublot de paquebot, un bocal avec un poisson rouge et des bandes de papier blanc disposées en carré. Chacun de ces éléments renvoie à une particularité de l'histoire : l'arbre sec au pays saigné à blanc par le père de Malika, la porte à la séparation entre l'univers des indigènes, Les Oiseaux, et celui des maîtres, le hublot à la traversée maritime qui a mené le père et sa famille de la métropole mythique "Ostende" au pays des Oiseaux, le poisson à la mère de Malika, morte en couche sur le paquebot et jetée à la mer; quant au papier blanc il représente les murs de la chambre de Malika. C'est sur ces murs que les deux Oiseaux qui la soignent et elle-même vont dessiner une série de pictogrammes mystérieux exprimant leurs sentiments successifs. Langage des objets, langage pictural, mais aussi langage des gestes et d'un idiome inconnu, puisque les Oiseaux parlent une langue inspirée de l'indien dakota et s'expriment aussi par gestes. Plus saisissants encore, les costumes : trois des personnages, Malika, son père et Bouba, le petit indigène seul survivant de son village, portent devant eux de petites jambes de marionnettes, ce qui leur donne un aspect enfantin, mais un peu monstrueux, étant donné leur corps d'adulte. Ils sont tous les trois dans une phase critique de leur vie, ils vivent une crise qui les amènent à grandir, même (et surtout?) le père, qui exerce un pouvoir aveugle et avide, signe d'infantilité durable.

Pour qui a son attention dirigées vers tous ces signes, le sens se crée de manière analogique, allusive et poétique : c'est une source de plaisir, dans la mesure où une signification dense s'exprime à travers son et images, dans une grande économie de moyens et à un rythme soutenu. Mais pour le spectateur qui s'accroche à la logique réaliste, le malaise s'installe et c'est ce qui 'est produit en mars 2002 chez un certain nombre d'instituteurs, peu entraînés à décrypter le langage symbolique.

Cette saison-ci, le spectacle a été repris, mais l'équipe a conçu plusieurs démarches pour éveiller chez les élèves et les enseignants un autre regard. Animations dans les classes, week-end de formation avec les instituteurs. C'est de ce dernier que je voudrais parler.

L'objectif était de travailler sur les langages symboliques, dans l'espoir de les rendre plus accessibles aux enseignants qui pourraient à leur tour guider l'attention de leurs élèves. La formation a été élaborée par Didier De Neck, metteur en scène de *Minimansnô*, et par moi-même. Collaboration artistico-pédagogique qui s'est révélée fructueuse. Le contrat était que le samedi de formation se clôturait par la vision du spectacle en soirée et que la journée du dimanche repartait donc des impressions de la soirée.

Sans entrer dans les détails; je voudrais évoquer ici la façon dont nous avons suscité un projet d'attention et de compréhension qui a permis que le groupe entre de plain pied, cette fois, dans l'univers de *Minimansnô*, avec jubilation même.

Ce qu'il faut souligner, c'est que nous n'avons pas du tout abordé le premier jour, le contenu, ni l'historique de la pièce. Nous avons choisi les voies de traverses qui ouvraient l'accès à la forme symbolique du spectacle.

Dès les présentations, nous avons utilisé un photolangage : il s'agit de choisir des photos qui, par analogie, décrivent ce qu'on est et ce qu'on pense. C'est un exercice qui sollicite le cerveau droit et déclenche la mobilité mentale, une recherche de l'inédit propres au geste d'imagination.

Après cette mise en bouche, par groupes, les participants se sont lancés dans l'analyse d'images symboliques (à travers l'album d'Antony Browne *Histoire à quatre voix*). Ils ont pisté les signes cachés de ces images un peu folles et des textes qui les complètent et, parfois, les contredisent. En comme chaque fois que l'on pénètre dans l'univers incongru, à la fois tendre et cruel, drôle et inventif, de cet auteur de grand talent, ils se sont passionnés.

Le choix n'était pas dû au hasard : nous sommes, comme dans *Minimansnô*, dans un univers où les objets, les ombres, les murs, les lumières sont signifiantes. Et dès lors, la lecture, la relecture, les relectures successives procurent au lecteur curieux, comme au spectateur averti, le plaisir toujours renouvelé de ses découvertes. Face au jaillissement créatif de l'auteur, il devient lui-même créatif.

Ensuite, l'après-midi, nous avons fait créer des objets métaphoriques. Chaque groupe devait choisir un thème social ou affectif et, avec un matériel donné (fil de fer, laine, ficelle, papier...) fabriquer un objet le symbolisant. Les autres devaient ensuite deviner ce thème. Ils pouvaient poser des questions sous forme de portrait chinois.

Enfin, Didier, qui est comédien, nous a fait exprimer gestuellement une situation de difficulté relationnelle et nous a amenés à concentrer des sentiments complexes en un geste épuré. Par exemple, un refus de communication était symbolisé par une feuille de papier séparant les deux protagonistes. L'un d'eux relançait le dialogue en découpant une porte et en l'ouvrant.

Ainsi, pendant six heures, nous avons fait vivre différents langages analogiques, soit en analyse, soit en création, tricotant les images, les mots, les gestes, les matières, en prenant chaque fois un temps de recul pour analyser les processus mentaux ainsi déclenchés.

Le soir, les stagiaires ont assisté au spectacle et y ont plongé avec aisance. L'une d'elles avait déjà vu la pièce et ne l'avait ni appréciée ni comprise. Elle nous a raconté le lendemain à quel point, cette fois, son regard s'était affiné et le plaisir qu'elle avait éprouvé en démêlant sans effort l'écheveau d'objets de sens qui lui était présenté. Les instituteurs nous ont ramené une moisson exceptionnelle de signes dans des langages différents. Ils ont constaté à quel point les portes ouvertes durant la journée leur avaient permis de voir, d'entendre, de ressentir et de comprendre ce qu'avait exprimé, Didier l'a confirmé, le groupe de cinq comédiens ayant écrit et élaboré le spectacle.

On trouve dans cette expérience une belle illustration du projet de sens de l'attention tel que le définit la gestion mentale : c'est dans la mesure où leur esprit a été éveillé à la présence d'analogies dans les différents éléments scéniques que les stagiaires ont pu trier, parmi les multiples perceptions vécues pendant le spectacle, celles qui avaient valeur de signes. Ils les ont fait exister dans leur tête en les chargeant d'une signification potentielle qui s'est élaborée grâce au contexte.

Le geste d'attention a servi de tremplin à la compréhension et à l'imagination et a permis une lecture subtile du spectacle.

L'éducation artistique (parent pauvre de l'école) ne passe-t-elle pas par une éducation de l'attention à partir d'un projet orienté vers le tri des éléments significatifs d'une œuvre ? Ce tri peut être guidé, il n'en reste pas moins un choix personnel et donc un mouvement créatif et jubilatoire qui aide à vivre.

Anne Moinet